

L'intéressante étude sur le module architectural et les systèmes de proportions impliqués dans l'architecture des ensembles monumentaux flaviens nous a procuré une double surprise. La première concerne la logique conséquente dont fait preuve l'auteur (J. C. Golvin), qui réussit à mettre en évidence la modulation au niveau urbanistique comme au niveau du programme d'architecture, ce qui lui permet d'esquisser des reconstitutions intéressantes, de souligner les différences entre le système de cotation antique (« hors-tout ») et le système moderne, et surtout de déceler la présence du triangle rectangle (avec la relation d'entre les côtés exprimée par les nombres 3, 4, 5), comme élément géométrique ordonnateur dans l'architecture flavienne de Conimbriga. Toutefois il aurait été souhaitable de présenter plus en détail le mode selon lequel on a procédé à la reconstitution de certaines ordonnances (du temple augustéen et de son portique par ex.); les références aux fragments architecturaux qui sont à la base de la reconstitution ne sont pas soutenues de façon

suffisante par la présentation, même graphique, des caractéristiques architecturales impliquées dans la démarche spécifique de la reconstitution.

L'emplacement consacré à ce chapitre dans l'économie de l'ouvrage nous a procuré une surprise d'autre nature: il est difficile de comprendre comment, dans un volume consacré à l'étude de l'architecture, un problème important comme celui de la recherche du module architectural ne soit traité qu'en annexe, fait qui entraîne une présentation dans ses grandes lignes seulement des implications de ce problème sur l'architecture de Conimbriga.

Mais il ne s'agit là que de détails, qui se perdent dans l'ombre de la qualité d'ensemble de l'étude consacrée à l'architecture de Conimbriga, étude dont la qualité d'exception est le résultat d'une heureuse collaboration interdisciplinaire, qui a permis un maximum d'approfondissement des données offertes par les fouilles archéologiques.

arch. Monica Mărgineanu-Cârstoiu

ALEXANDRU BARNEA, ION BARNEA, IOANA BOGDAN CĂTĂNICIU, MONICA MĂRGINEANU-CÂRSTOIU, GHEORGHE PAPUC—*Tropaeum Traiani, I, Cetatea*, Ed. Academiei, Bucarest, 1979, 258 p.

Il est bien entendu que lorsqu'une monographie archéologique est consacrée à un établissement tel que celui d'Adamclisi (*Tropaeum Traiani* dans l'antiquité), l'attention des spécialistes et des lecteurs est instantanément centrée dessus. Dans ce cas-ci, l'intérêt du lecteur jaillit du fait que l'établissement de *Tropaeum Traiani* est directement relié au monument triomphal proche (monument unique dans l'Empire Romain par sa conception architectonique et sa signification historique) et aussi de la circonstance que les habitants (*Tropaeensis Traianenses*) se sont manifestés au cours du temps avec une vigueur toute particulière sur le plan socio-politique, économique et religieux.

Dans la deuxième moitié du II^e siècle, *Tropaeum Traiani* acquit le statut de *municipium*, et au début du VI^e siècle il devint, pour un laps de temps très court, il est vrai — le siège d'un évêché¹; nœud de communications important au milieu de la Dobroudja et — depuis le début du IV^e siècle — centre fortifié, *Tropaeum Traiani* contribua substantiellement à la romanisation des régions situées entre le Danube et la mer Noire.

Nous n'avons esquissé qu'une partie des problèmes reliés à *Tropaeum Traiani*, mais ils suffisent, toutefois, pour que le lecteur se rende compte de ce que cet établissement a signifié pour l'histoire de notre pays.

Ces problèmes sont entrés dans le sujet des discussions surtout au moyen des sources épigraphiques². Il était donc nécessaire de les vérifier et éventuellement de les amplifier par des investigations archéologiques systématiquement effectuées. Sans doute, ces investigations étaient appelées à définir aussi d'autres questions, comme, par exemple, la précision des étapes de construction, l'ordonnance et l'encadrement chronologique des documents matériels (pièces d'architecture, céramique, outils, parures, armes, etc.), l'estimation de l'intensité de la circulation monétaire, etc. C'est exactement le but que s'est proposé le groupe de recherche conduit par I. Barnea et composé d'archéologues de Bucarest, Constanța et Iassy, groupe qui effectue des fouilles ininterrompues depuis 1968.

Une partie de ces chercheurs — coordonnés par I. Barnea — se présente maintenant devant les lecteurs comme auteurs du premier tome de la monographie *Tropaeum Traiani*³.

Le volume comprend les chapitres suivants :

I. La situation géographique, le nom, l'histoire des recherches (I. Barnea); II. La stratigraphie (I. Bogdan Cătănicu et Al. Barnea); III. 1) L'enceinte: *Structure, datation, historique* (I. Bogdan Cătănicu); 2) *Le secteur sud-ouest de l'enceinte* (Gh. Papuc); IV. Le secteur A et Via Principalis (Al. Barnea); V. Le secteur D. La porte de l'est au sud de Via Principalis (I. Bogdan Cătănicu et M. Mărgineanu-Cârstoiu); VI. Aspects de l'urbanisme dans la forteresse de *Tropaeum Traiani* (M. Mărgineanu-Cârstoiu et Al. Barnea); VII. Pièces d'architecture de la forteresse de *Tropaeum Traiani* (M. Mărgineanu-Cârstoiu et Al. Barnea); VIII. Céramique et menues découvertes (I. Bogdan Cătănicu et Al. Barnea). La série des chapitres est précédée par une introduction et elle est close par les considérations historiques signées par I. Barnea.

Avant d'entrer dans le fond de notre compte rendu, nous tenterons de déchiffrer les principaux sigles utilisés par les auteurs et qui ne sont expliqués d'aucune manière dans le texte de la monographie.

La forteresse d'Adamclisi a 22 tours. Elles sont indiquées par le sigle T suivi d'un chiffre⁴. La numérotation commence à partir de la tour à droite de l'entrée est de la forteresse et continue tout autour dans le sens contraire à celui des aiguilles d'une montre, jusqu'à la tour à gauche de la même entrée est. C'est la raison pour laquelle la tour à droite de l'entrée de l'est est indiquée par le chiffre 1 (T 1) et la tour à gauche de la même entrée par le chiffre 22 (T 22). Dans ce système de numérotation, on s'explique pourquoi les tours qui flanquent la porte de l'ouest de la forteresse sont numérotées respectivement 14 et 15 (voir p. 123, fig. 106) et pourquoi les tours situées — à quelque distance, il est vrai — de côté et d'autre de l'entrée méri-

³ Depuis la fin du XIX^e siècle et jusqu'à nos jours, d'autres ouvrages sur les objectifs d'Adamclisi ont paru; certains sont intitulés *Tropaeum Traiani* ou *Tropaeum* et signés même par Gr. Tocilescu ou V. Pârvan. Il aurait été plus indiqué que la présente monographie porte un autre titre, par ex. Adamclisi.

⁴ A l'exception d'une tour intérieure supposée dont la datation n'est pas encore assurée. Elle a été dénommée TA.

¹ E. Popescu, *Dacia*, N.S. 13, 1969, p. 403 et suiv.

² Voir par ex. V. Pârvan, *Cetatea Tropaeum. Considerații istorice*, BCMI, 4, 1911.

dionale sont numérotées respectivement 20 et 21. Par conséquent, chaque fois que le lecteur rencontrera dans la monographie *Tropaeum Traiani* des sigles tels que T 1, T 19, T 21, etc., il saura qu'il s'agit de la tour n° 1, de la tour n° 19, de la tour n° 21⁶.

La surface de la forteresse a été divisée en 4 secteurs, délimités de l'ouest vers l'est par la voie (*Via Principalis*) qui relie la porte orientale à la porte occidentale, et du nord au sud par une ligne imaginaire⁷ qui, à partir d'un certain point du mur septentrional de l'enceinte, tombe perpendiculairement sur la route (*cardo*) qui relie la *Via Principalis* à la porte méridionale. Les quatre zones sont indiquées par les lettres A, B, C et D, disposées également dans le sens contraire à celui des aiguilles d'une montre. Il s'ensuit que la zone au nord-est de la forteresse devient la surface A, celle du nord-ouest la surface B, et ainsi de suite.

Les sections pratiquées par les archéologues portent le sigle S accompagné d'un numéro d'ordre exprimé en chiffres romains, par exemple S I, S II, S III, etc. A chaque fois, on ajoute au sigle S accompagné du chiffre romain (ou il aurait fallu y ajouter) l'une des lettres A, B, C ou D, en fonction de la position topographique de la section. Par ex. la première section de la surface A est (ou elle aurait dû être) notée S I A, ou S I D s'il s'agit de la première section de la surface D⁸. Dans la mesure dans laquelle la section a été prolongée dans la zone extérieure au mur d'enceinte, la lettre a est ajoutée à l'indicatif respectif. Par ex., S I D a est (ou devrait être) la partie de la première section de la surface D prolongée dans la zone extérieure de la forteresse, de même que la quatrième section qui se trouve dans la surface A et qui se prolonge dans la zone extérieure de la forteresse devrait être notée S IV A a⁹.

La lettre N indique le niveau archéologique et le chiffre romain qui l'accompagne indique l'ordre stratigraphique du niveau respectif. Ainsi, N I signifie le niveau d'habitat le plus ancien et N VI le niveau d'habitat le plus récent.

Nous devons reconnaître dès à présent l'utilité du premier chapitre de la monographie. Par ce chapitre, le lecteur est édifié sur la microgéographie de la zone Adamclisi et sur l'histoire des recherches archéologiques. De l'information de I. Barnea nous apprenons que Gr. Tocilescu qui conduisit 12 campagnes de fouilles entre 1891 et 1909, n'a publié qu'un seul rapport qui comprenait les résultats de l'année 1891.

Les données des autres campagnes de fouilles sont restées inconnues au public. I. Barnea, étudiant minutieusement les pages des manuscrits conservés dans les archives de la Bibliothèque de l'Académie de la R.S.R., nous présente le tableau des surfaces investiguées, la durée des fouilles et les résultats — dans la mesure dans laquelle ils ont été consignés par Gr. Tocilescu et ses aides⁹. Le chapitre est

⁶ Il n'est pas exclu qu'entre T 21 et T 22 une autre tour ait existé. Ceci ne pourra être prouvé que par les recherches futures.

⁷ Il ressort de la lecture du chapitre V que la ligne coïncide avec le *cardo* même (voir aussi fig. 106).

⁸ Il aurait été encore plus correct de marquer d'abord le sigle de la surface, ensuite le sigle de la section avec le chiffre respectif. Par exemple, DS I ou AS IV et non SID ou S IV A.

⁹ A ce point de vue non plus, il n'y a pas de nomenclature unitaire. La zone extérieure au mur d'enceinte en regard de la surface C est notée par le chiffre I (un romain), non par la lettre a. De plus, lorsqu'il est question des sections de ce lieu, le sigle S est habituellement éludé, et dans leur numérotation on utilise les chiffres arabes. C'est ainsi que dans la fig. 66, p. 76, apparaît la section C 17 (C I 7 serait correct, notre précision) au lieu de S VII C a. A notre point de vue, le système des sigles employé pour la surface C était plus pratique.

⁹ A la p. 21, I. Barnea note que les fouilles archéologiques de 1908 se sont déroulées entre le 26 mai et le 26 août. En fait, les fouilles durèrent jusqu'au 4 octobre. Entre le 4 septembre et le 4 octobre, les travaux furent effectués avec des soldats appartenant à un régiment de Cimpulung-Muscel.

accompagné d'esquisses, de profils et de dessins d'objets faits par les collaborateurs de Gr. Tocilescu et qui ne furent jamais publiés. I. Barnea continue à passer en revue les fouilles effectuées après 1909, en insistant tout particulièrement sur celles qu'il conduisit lui-même.

La présentation des coordonnateurs du volume s'arrête aux recherches de 1974. Du reste, la problématique du premier tome de la monographie concerne surtout les données des fouilles entreprises entre 1968 et 1974.

La partie relative à l'histoire des fouilles est tout naturellement suivie par le chapitre « La stratigraphie ». Du reste, dans un ouvrage qui prétend être le reflet fidèle des recherches dans un certain objectif archéologique, ce chapitre ne saurait être placé ailleurs. Nous savons que la stratigraphie (si elle est correctement enregistrée et bien interprétée) constitue le point de départ des principaux problèmes discutés dans une monographie archéologique. Elle nous introduit dans la succession des niveaux d'habitat, de construction et, éventuellement, de destruction, et c'est toujours elle qui nous conduit à la détermination du cadre chronologique de tel ou tel phénomène de culture matérielle. En d'autres termes, la stratigraphie constitue non seulement le point de départ, mais aussi la clef de voûte d'une monographie archéologique. En conséquence, la manière dont sont traités les autres problèmes abordés dans un ouvrage de ce genre ne peut être appréciée qu'en fonction de la réussite (ou de l'échec) des observations archéologiques.

Voici donc les raisons qui nous permettent de nous arrêter plus longuement sur le chapitre « Stratigraphie » élaboré par Ioana Bogdan Cătănciu et Alexandru Barnea.

Pour présenter la stratigraphie de toute la forteresse, les auteurs se sont servi des résultats d'un seul « sondage » effectué sur le côté est de l'enceinte, en regard de la tour d'entrée T 22 — secteur D S I (lire S I D et S I D a) « parce que seules les fouilles effectuées en cet endroit auraient permis d'obtenir la stratigraphie complète, non dérangée, de la forteresse *Tropaeum Traiani* » (p. 35)¹⁰.

I.B.C. et A.B. ont déterminé, en fonction des observations stratigraphiques dans S I D et S I D a, six niveaux d'habitat, précisant cependant que N IV et N VI se subdiviseraient en deux autres niveaux¹¹, numérotés à leur tour respectivement A et B.

Le premier « niveau » (N I) daterait du I^{er} siècle a.v.n.ère et du I^{er} siècle n.ère, le second (N II) du II^e siècle n.ère, le troisième (N III) du III^e siècle, le quatrième (N IV A et N IV B) des IV^e—V^e siècles, le cinquième (N V) du VI^e siècle et le dernier « niveau » (N VI A et N VI B) daterait de la période comprise entre la fin du VI^e siècle et le début du VII^e.

Il n'y a pas de doute que le schéma proposé pourrait être accepté s'il s'imposait comme une conséquence logique de l'exposé des deux auteurs et s'il était, en plus, confirmé par les données du profil (fig. 8) qui accompagne le texte. Seulement, la lecture attentive du chapitre dévoile certaines erreurs qui proviennent de dissemblances entre le texte et le dessin du profil et d'un manque de correspondance entre le dessin du profil et la légende explicative.

Les fouilles de cette période furent conduites par V. Richter, le conservateur du musée d'Adamclisi de cette époque. Le « 28 octobre 1908 » (la date correcte est le 28 sept. 1908), V. Richter découvrait deux inscriptions (voir la lettre adressée à Gr. Tocilescu et conservée dans les archives de l'Institut d'archéologie), dont l'une, qui se trouve maintenant dans les dépôts du musée de Constanța, a été publiée par Em. Popescu dans *Studii clasice*, VI, p. 192.

¹⁰ Les auteurs sont tellement convaincus que cette affirmation est vraie, qu'ils la consistent encore trois fois dans le volume (voir p. 96, 177 et 235).

¹¹ Un niveau d'habitat appartenant à une époque chronologiquement bien circonscrite ne se subdivise jamais. En conséquence, N IV B devait être dénommé N V et ainsi de suite jusqu'à N VI B qui aurait dû être noté N VIII.

Par exemple, on nous dit que N I (c'est-à-dire le « niveau » n° 1 de bas en haut), « d'une épaisseur de 0,30–0,50 m (en fait, son épaisseur près du mur est de 0,70 m, n.n.) » se compose de terre « brun foncé » mêlée de cendre et de charbon et qu'il contient « de nombreux fragments céramiques daces et romains » (p. 35). Immédiatement après, on attire notre attention sur le fait que cette « couche » (lire niveau, n.n.) a été découverte aussi dans les sections de la tour T 1, secteur A, mais qu'elle manque dans S I A (lire S I D a) à l'extérieur du mur d'enceinte où elle semble avoir été intentionnellement enlevée¹². Cependant, à en juger d'après données du profil (voir fig. 8) nous constatons que ce niveau existe aussi dans S I D a où il est encore plus riche en charbon et cendre qu'en S I D¹³. On nous apprend que N II est représenté par « une couche de mortier et de débris de pierre de 0,10–0,15 m d'épaisseur » (p. 35). Mais, de la manière dont les phrases suivantes sont formulées, le lecteur ne peut pas se rendre compte si « la couche... en terre de couleur jaune-grisâtre, pigmentée de charbon... qui est par-dessus la couche de mortier et de débris de pierre, appartient ou non à N II. Quoi qu'il en soit, le mortier qui serait identifié à N II n'est pas individualisé comme tel dans la légende de la fig. 8. En échange, dans la fig. 8, le sigle N II est mis en regard d'une couche marquée de lignes verticales serrées, qui voudraient signifier la « terre de couleur jaune-grisâtre, pigmentée de charbon », c'est-à-dire exactement le « niveau » qui se trouve par-dessus la couche de mortier et de débris de pierre présentée dans le texte comme étant N II. L'erreur passe par un nouvel avatar dans S I D a, où le sigle N II est appliqué à une couche indiquée cette fois par des hachures obliques, ce qui dans la légende de la figure se traduirait par « terre jaune apportée ». Sur N III, marqué dans la légende de la fig. 8 par des lignes verticales plus espacées ; il est précisé qu'il se trouve à une profondeur de 3,20 m. Hâtons-nous d'ajouter que la profondeur de 3,20 m est valable seulement pour la zone extérieure à l'enceinte (S I D a). Autrement, dans la zone intérieure (S I D), la profondeur¹⁴ à laquelle se trouve N III est d'environ 2,50 m. Les auteurs soutiennent aussi que l'épaisseur de ce niveau est de 0,20 m (p. 35) ; en réalité, son épaisseur atteint 0,40–0,50 m (voir le dessin du profil, fig. 8). A la page 38, I.B.C. et A. B. mentionnent « une couche de terre apportée d'environ 0,40–0,50 m d'épaisseur », qui recouvrirait N III et qui constituerait en même temps la base pour le « niveau initial N IV A ». A en juger d'après les données du profil, il résulte que « la couche de terre apportée » n'est autre chose que... N III. Il est évident que nous nous trouvons devant une autre déficience dans l'interprétation du profil, amplifiée dans le texte du chapitre par la retransformation de la « couche de terre apportée », en N III, auquel est assurée, cette fois, « une assez longue durée dans le temps » (p. 38). Les incongruences ressortent en évidence aussi dans la présentation des autres niveaux. Ainsi, le lecteur ne peut s'expliquer exactement ce qu'est N IV, ni quel est le rapport entre N IV à l'extérieur du mur d'enceinte et N IV à l'intérieur de la forteresse, de même qu'il ne peut tirer au clair le contenu des niveaux V et VI. A tout ceci s'ajoute encore le fatras de certaines définitions dans la légende de la fig. 8. Par exemple, N I est expliqué comme « couche de culture trouvée dans quelques sondages, datable des I^{er} siècle av.n.ère — I^{er} siècle de n.ère, N III comme couche de culture particulièrement riche en matériel archéologique (époque des Sévères), N IV comme « couche de culture bien définie dans toutes les zones étudiées de la forteresse constantinienne »,

et N IV B comme « couche en général plus difficile à différencier de N IV A dont elle est la suite chronologique ». J'ai souligné ces défauts dans l'espérance que les auteurs trouveront l'occasion d'y remédier¹⁵.

A suivre nos observations, le lecteur pourrait croire que l'économie du premier tome de la monographie de Tropaeum Traiani le prive de toute possibilité d'orientation dans la stratigraphie de la forteresse d'Adamclisi. Ce n'est qu'une simple impression, car les déficiences du chapitre discuté plus haut sont supplées — en partie seulement, il est vrai — par la contribution de Gh. Papuc. Celui-ci nous présente aux p. 76–77 un résumé des observations concernant la stratigraphie dans les sections pratiquées à la surface extérieure de la forteresse, en regard du mur sud-ouest et sud de l'enceinte. Les observations sont assez clairement exposées et les considérations sont formulées en toute connaissance des situations sur le terrain. En fonction des données stratigraphiques consignées par Gh. Papuc on peut conclure — sans crainte d'erreur — que la plupart des soi-disant niveaux d'habitant, définis comme tels par I.B.C. et A. B., sont, en réalité, des couches de rehaussement du terrain dans le voisinage du mur d'enceinte et que l'opération de « relèvement » du sol est allée de pair avec l'élévation du mur de clôture. Ceci ressort nécessairement de l'interprétation des données fournies par Gh. Papuc, auxquelles nous ajoutons nos propres observations faites tant dans la zone investiguée par le chercheur de Constanța que dans les zones étudiées par I.B.C. et A. B.¹⁶

Sans doute, I.B.C. et A. B. ne sont pas arrivés à la conclusion la plus juste parce qu'à un certain moment ils ont pris comme point de départ l'idée préconçue, mais que rien n'atteste jusqu'ici, que l'établissement de Tropaeum Traiani a bénéficié d'un mur d'enceinte dès le II^e siècle de n.ère (comme si tous les *municipia* de l'Empire Romain avaient été entourés de murailles protectrices dès le début). A partir de cette conviction, I.B.C. et A. B. ont vu dans le profil publié à la fig. 8 des phases de construction et de réfection qui n'ont pas existé, de même qu'ils ont interprété l'extrémité septentrionale d'une ravine¹⁷ qui limite le côté oriental de la forteresse comme un fossé de défense inexistant.

Il est évident que nos objections ne sauraient empiéter sur les parties positives de ce chapitre. Nous ferons ressortir le fait que les lignes de séparation des « niveaux » (les hachures exceptées) sont, en général, correctement rendues.¹⁸ En fin de compte, il faut constater l'effort même déposé pour la rédaction du chapitre, car il constitue une expérience utile pour les prochaines entreprises de ce genre des deux auteurs.

Il n'y a pas lieu de présenter ici le tableau exact de la stratigraphie à l'intérieur de la forteresse d'Adamclisi. En échange, nous soulignerons les principales constatations qui se dégagent de l'interprétation correcte des données stratigraphiques obtenues par les sections faites perpendiculairement au mur d'enceinte.¹⁹

1. — La forteresse de Tropaeum Traiani — dans la forme dans laquelle elle se présente aujourd'hui — n'a pas été

¹⁵ Il convient de noter que la comparaison à la p. 41–45 des situations stratigraphiques d'Adamclisi avec celles de Dinogetia—Garvăn et de Callatis est artificiellement opérée. Les situations ne se comparent pas et ne peuvent être comparées.

¹⁶ J'ai fait ces observations pendant l'été de 1971 et 1977, lorsque j'ai travaillé comme aide-coordonnateur, puis comme coordonnateur des fouilles archéologiques d'Adamclisi.

¹⁷ La ravine a été comblée, selon nos observations, par les constructeurs de la forteresse du temps de Constantin et Licinius.

¹⁸ Et pourtant, la ligne qui délimite la terre végétale à l'intérieur de la forteresse n'est pas correctement fermée.

¹⁹ Une partie de ces constatations sont consignées dans le volume dont nous faisons le compte rendu.

¹² La supposition éventuelle que l'affirmation concerne la situation S I A à près de T 1 ne peut être prise en ligne de compte car le niveau en question a été trouvé dans la section mentionnée, investiguée en 1970 et 1971.

¹³ Ici, par une erreur technique, les points parmi les lignes obliques n'apparaissent pas.

¹⁴ Il semble que la profondeur est estimée en fonction de la crête de l'emplecton du mur d'enceinte.

construite *a fundamentis* (comme on le croyait il n'y a pas si longtemps) par Constantin et Licinius. Les observations — soigneusement enregistrées dans toute la zone du mur d'enceinte — nous assurent que ce sont les murs qui surmontent les fondations qui appartiennent à l'époque de Constantin et Licinius. Les fondements (y compris ceux de portes existantes) sont l'œuvre de constructeurs de la seconde moitié du III^e siècle. Etant donné qu'entre l'époque de la construction des fondements actuels de la forteresse de Tropaeum Traiani et l'époque où le mur d'enceinte a été bâti (l'année 316) s'interposent une phase de démantèlement et une autre d'exhaussement du sol,²⁰ il est exclu que les fondations aient été construites du temps de Dioclétien²¹ et d'autant moins pendant les premières années du règne de Constantin et Licinius. La situation stratigraphique a permis à Gh. Papuc d'adopter — à juste titre, à notre avis — la thèse selon laquelle les murs de fondation de la forteresse de Tropaeum Traiani ont été « coulés » pendant le règne d'Aurélien (p. 75).

2. — Le moment où la construction de la forteresse a été terminée, l'année 316, est marqué dans la zone de T 22 par le niveau noté par I.B.C. et Al. B. sous le sigle N IV B.

3. — Les observations stratigraphiques dans la zone de la porte méridionale et vérifiées dans la zone de la porte orientale suggèrent que les murs de la forteresse ont été refaits à un moment donné, dans la seconde moitié du VI^e siècle, peut-être sous le règne de Maurice Tibère.

4. — Les fouilles *extra muros* au sud ont mis au jour les vestiges d'habitations aux murs en pierres reliées avec de la terre glaise, habitations qui, par la disposition de leurs plans, par la densité et le contenu de l'inventaire — attestent que la zone extérieure au mur d'enceinte était intensément habitée au VI^e siècle.

5. — A un moment donné, au cours du X^e siècle, la plupart des pierres de parement ont été enlevées pour être utilisées, probablement, à la construction de la vallum en pierre entre Cernavodă et Constanța.

En notant seulement quelques-unes des constatations imposées par l'interprétation des données stratigraphiques, nous soulignerons en même temps que chacune d'elles est de nature à susciter des problèmes des plus intéressants rattachés à l'histoire de la Dobroudja entre le III^e et le VI^e siècle en général, et de la forteresse de Tropaeum Traiani en particulier. Pour donner un exemple, nous nous arrêterons sur les conséquences qui résultent — sur le plan des discussions scientifiques — de la thèse selon laquelle les fondations de la forteresse auraient été construites sous le règne d'Aurélien.

La rythmicité des charges de mortier, le caractère unitaire du matériel lithique des fondations, le système de construction uniforme, nous forcent à postuler que les fondements des fortifications d'Adamclisi sont l'œuvre d'unités militaires. Dans ce cas, la question se pose de soi : quelles étaient les unités militaires qui pouvaient travailler à Adamclisi du temps d'Aurélien? L'analyse sommaire des inscriptions démontre qu'aucun de celles qui mentionnent la XI^e Légion Claudia ne date de la seconde moitié du III^e siècle. En échange, il y a au moins deux inscriptions qui mentionnent la I^{re} Légion Italica et respectivement la V^e Légion Macedonica qui datent — à notre avis — justement de cette époque (idée suggérée par N. Gostar — voir Pontica, X, 1977, p. 188, note 66). Nous nous rapportons expressément à l'inscription de Q. Lucillus Piscinus (?) (CIL III 14214²²) et à l'inscription en l'honneur de Neptunus Augustus (CIL III^e 14433). La première est en général datée du II^e siècle.

Un tel encadrement chronologique est en quelque sorte contredit par le tracé et le caractère des lettres (L au lieu de L, R au lieu de R, C au lieu de D), mais aussi par le fait que Q. Lucillus, centurion de la I^{re} Lég. Ital. consacre

l'autel *in honorem domus divinae*. Pour autant que nous le sachions, *domus divina* ne commence à être honorée qu'à partir de Septime Sévère. Il se peut que la seconde inscription ne date pas non plus du II^e siècle (comme le supposaient, par ex., V. Pârvan, *Cet. Tropaeum*, p. 37–38 et R. Vulpe, *Din Istoria Dobrogei*, II, p. 157). Etant donné que la V^e Lég. Mac. porte aussi l'épithète de *Daciae*, notre opinion est que l'inscription appartient à une époque ultérieure à l'année 271, lorsque cette légion fut transférée de Potaissa à Oescus et ses troupes affectées à la Mésie Inférieure. Ceux qui datent l'inscription immédiatement après 167 (l'année où la V^e Lég. Mac. est déplacée à Potaissa), mais avant 170 (quand on suppose qu'eut lieu l'incursion des Costoboces et lorsque Tropaeum apparaît comme *municipium*) se sont probablement laissés séduire par le fait que l'inscription citée ne mentionne pas la qualité de ville du Tropaeum. Nous rappellerons en passant qu'il n'était pas obligatoire que la qualité de *municipium* de l'établissement d'Adamclisi apparaisse sur toutes les inscriptions. A l'appui de notre supposition relative à cette inscription, nous ajouterons la constatation que dans la région du Bas-Danube on ne connaît pas (du moins jusqu'à présent) de *vezillationes* de troupes amenées d'autres régions.

A partir des considérations exposées plus haut, nous inclinons à croire que les unités militaires qui travaillèrent à Adamclisi — dans la seconde moitié du III^e siècle — appartenaient à la I^{re} Lég. Ital. et à la V^e Lég. Mac. Ce qui semble naturel si l'on tient compte du fait que la XI^e Légion Claudia était chargée, surtout à ce moment-là (après l'année 271 lorsque par l'abandon des provinces daces le flanc droit de la frontière du Bas-Danube était encore plus exposé) de défendre le *limes* en regard de la Dobroudja. En tous cas, nous assistons du temps d'Aurélien à la refortification de certaines des forteresses entre le Danube et la mer Noire, ce que suggèrent aussi les observations archéologiques d'Histris, de même que certains indices épigraphiques de Durostorum et de Callatis. Les recherches indiquent que l'abandon, ou plus précisément l'interruption du travail à Adamclisi s'est fait de manière organisée et avec soin. Il n'est pas exclu que cette interruption ait été déterminée par la mobilisation des troupes de la I^{re} Légion Italica et de la V^e Légion Macedonica en vue de la préparation de quelque expédition militaire d'Aurélien, comme celle de 273 contre Zénobie.

Loin de nous l'intention de présenter ces considérations comme solutions à des problèmes controversés. Nous n'avons voulu, par là, que suggérer une partie des questions qui pouvaient trouver leur place dans la monographie comme une conséquence de l'interprétation des données stratigraphiques²².

Les autres chapitres de la monographie — dans la mesure où ils ne sont pas grevés par les observations stratigraphiques — sont en général correctement composés.

Al. Barnea, dans la partie intitulée « Le secteur A et Via Principalis » nous fournit une description aussi détaillée que pertinente de ce secteur et des édifices qui s'y trouvent. Pour élaborer ce chapitre, l'auteur prend comme point d'appui ses propres recherches, de même que celles d'autres membres du groupe archéologique d'Adamclisi, comme par ex. celles de C. Domăneanu, partiellement publiées il y a 5 ou 6 ans. La tentative de combiner les données strictement archéologiques avec les données épigraphiques est méritoire

²⁰ Un fait qu'on peut observer même dans SID et SID a.
²¹ Gh. Papuc l'a cru aussi au début (v. Pontica, 7, 1974, p. 335).

²² Toutes ces considérations consignées dans notre journal de chantier ont été amplement discutées avec les membres du groupe archéologique d'Adamclisi dès l'été de 1971. Par conséquent, elles auraient pu, d'une façon ou d'une autre, trouver leur place dans la présente monographie. Il est vrai qu'elles impliquent aussi des questions d'ordre épigraphique. Or, les auteurs du volume nous assurent que les monuments épigraphiques seront traités dans un volume à part. Toutefois, dans le cas présent, il s'agit de discuter des problèmes d'ordre historique suscités par des inscriptions déjà publiées et réclames maintenant par les recherches archéologiques.

(même si elle opère isolément et seulement dans les notes) (p. 91).

Le titre du chapitre V — « Le secteur D. La porte de l'est, au sud de Via Principalis » — laisse l'impression que Ioana Bogdan Cătăniciu et Monica Mărgineanu-Cârstoiu ne traitent dans cette partie de la monographie que la moitié de la porte orientale de la forteresse. Nous nous trouvons sans doute devant une formulation incomplète du titre; du reste, il ne s'agit même pas dans ce chapitre de la porte de l'est, mais des rues et des édifices proches qui se trouvaient dans la zone nord-est de la surface D. Nous retiendrons comme un trait positif l'assiduité avec laquelle les auteurs ont établi une corrélation entre les phases de construction des murs de bâtiment et la typologie des différentes pièces d'architecture. Un autre trait positif que nous nous devons de souligner ce sont les éléments qui confèrent à la forteresse de Tropaeum Traiani le caractère de ville aux IV^e–VI^e siècles.

Ce fait est encore mieux mis en évidence dans le chapitre « Aspects de l'urbanisme... » signé par Monica Mărgineanu-Cârstoiu et Al. Barnea. Les auteurs, se servant avec dextérité des données topométriques et les confrontant en permanence avec leurs observations — qui tiennent plus à l'architecture qu'à l'archéologie — réussissent à peindre une image véridique des réseaux de circulation à l'intérieur de la forteresse d'Adamclisi. Ces mêmes auteurs ont mis les accents de rigueur sur l'esthétique de la structure urbaine et — ce qui est plus important — sur le développement de la ville aux IV^e–VI^e siècles. En un mot, c'est l'un des chapitres les plus réussis du volume.

Il convient d'apporter des louanges aussi au chapitre « Pièces d'architecture de la forteresse Tropaeum Traiani ». Nous soulignerons que les bases des colonnes, les chapiteaux, les pièces d'entablement, etc., sont présentés non d'après le critère stratigraphique, mais selon leur évolution typologique.

Dans le chapitre « Céramique et menues découvertes » (lire menus objets, n.n.) (p. 177–226) sont présentés sous une forme sélective des vases, des fragments céramiques, des objets en verre, des outils, des parures, etc., datables à partir de l'époque néolithique (culture Hamangia) et jusqu'aux VI^e–VII^e siècles de n.è. Après avoir affirmé à la p. 177 que la datation des documents matériels publiés est assurée par leur découverte dans des conditions stratigraphiques, à la p. 178 les auteurs déplorent le manque d'analogies bien définies du point de vue chronologique « dans la zone orientale du bassin méditerranéen ».

Dans les grandes lignes, le catalogue est bien constitué. Le caractère, la section et le niveau dans lequel elle a été découverte est précisé pour chacune des pièces consignées.²³ Quelque ce catalogue ne contienne que des pièces provenant de quelques-unes des sections pratiquées, il offre pourtant une image générale des vestiges archéologiques sur toute l'étendue de la forteresse Tropaeum Traiani. Son utilité et sa valeur ne sont pas amoindries par certaines inadvertances.²⁴ Il est vrai que les auteurs auraient pu se dispenser

²³ Etant donné que la stratigraphie n'a pas été entièrement élucidée par les deux auteurs, il était superflu de préciser le niveau dans lequel les objets présentés ont été découverts. En échange, il était obligatoire de marquer la profondeur, car certaines pièces ont une datation autre que celle assurée par les auteurs. Par ex., l'objet de la fig. 166/10(34) de la p. 215 étant découvert dans N V, cela signifie qu'il date du VI^e siècle. En fait, il est plus ancien et s'encadre dans une époque antérieure au VI^e siècle; l'objet (boucle de ceinture) de la fig. 171/10(4) de la p. 171, étant découvert dans N VI A, cela signifie qu'il date de la fin du VI^e — début du VII^e siècle; en fait, il est typique pour le V^e siècle.

²⁴ Par exemple, tandis que le numéro d'ordre des pièces est marqué dans le texte par un point, dans l'illustration il est mis entre parenthèses. Ensuite, les objets de la fig. 165/10(8) et 10(9) sont présentés à la p. 189 comme lampes (veilleuses) et à la p. 83 les objets 10 (11) et 10(9) sont présentés comme étant (probablement) des veilleuses.

de la conclusion sous-titrée « Observations concernant la datation des niveaux d'habitat de la forteresse à base du matériel céramique et des menus objets » (p. 225–226), car les considérations qui s'y trouvent sont en bonne mesure grevées par les interprétations consignées dans le chapitre « Stratigraphie ».

Les recherches à Adamclisi entre 1968 et 1974 ont eu le don de confirmer certaines conclusions antérieures (par ex. la datation du canal sur la Via Principalis attribué par G. Murnu au IV^e siècle) ou d'en infirmer d'autres (par ex. l'existence, supposée par V. Pârvan, d'un pont suspendu à la porte occidentale). Ces constatations ont trouvé la place qui leur était due dans la monographie, de même que d'autres « acquêts » ont trouvé la leur: telles les observations selon lesquelles non seulement « la basilique de marbre », mais aussi deux autres basiliques (« la basilique à transept » et la « basilique simple ») sont pourvues d'un *atrium* (p. 229). De surcroît, un riche matériel archéologique est publié. Ce matériel est susceptible de mettre en relief des aspects inédits de l'existence dans le cadre de l'établissement urbain Tropaeum Traiani, aspects qui seront traités dans les volumes suivants de la monographie.

Sans doute, l'ouvrage que nous avons présenté est teinté de certaines imperfections, déterminées la plupart du temps par la complexité des problèmes rencontrés par les auteurs. Il n'en est pas moins vrai que si l'on avait apporté plus d'attention à la coordination des travaux de rédaction, certains défauts auraient pu être évités. Une collaboration serrée entre les signataires du livre les aurait préservés des disparités dans la description ou l'estimation de certaines situations archéologiques. Par exemple, I. B. soutient à la p. 328 que le nombre des tours abandonnées est de 6, tandis que I.B.C. affirme à la p. 58 qu'il est de 3, alors qu'en réalité le nombre de tours abandonnées est de 5 (voir la précision faite par Gh. Papuc à la p. 74, confirmée à son tour par la fig. 41 de la p. 65.) A la p. 316 Gh. P. affirme que la construction « des fortifications... ne se termine pas en l'année 316 » et qu'elle a continué dans les années suivantes de la troisième décennie » (ce qui est, évidemment, une erreur), tandis que I.B.C. parle à la p. 63 de la conclusion des travaux de construction de la muraille (ce qui est la vérité). A ce point de vue, le coordonnateur du volume adopte une position manifestement oscillante, soulignant les deux opinions à la p. 228, mais précisant que la première a encore « besoin d'être reconfirmée ».

Il aurait peut-être été utile de publier dans ce volume même un chapitre réservé aux pièces d'architecture aurait dû figurer le chapitre sur la circulation monétaire. De même, à Tropaeum Traiani la place réservée à la présentation détaillée des édifices des secteurs A et D aurait dû être prise par la présentation générale des édifices mis au jour entre 1968 et 1974 sur toute l'étendue de la forteresse. Sans doute, cette économie de l'ouvrage exigeait une autre ordonnance de l'effort de tous les membres du groupe archéologique qui travaillait à Adamclisi. Il est vrai que le coordonnateur se serait heurté à cet égard à de nombreuses difficultés (objets, dans leur genre) et les écarter était plus que ne pouvait mener à bien un seul homme.

Ici et là on sent une difficulté à s'exprimer, de la lourdeur, de la prolixité.

L'illustration, riche et en général bien exécutée du point de vue technique, aurait pu comprendre un plan général avec toutes les sections, *numérotées*. La republication de certains profils de Dinogetia et de Callatis est non avenue. De même, il n'était pas nécessaire de reproduire trois photographies aériennes de la forteresse (deux dans le texte et une sur la jaquette), d'autant plus qu'elles ne sont utilisées que dans un seul cas, et ceci en guise de décor pour délimiter ledit mur d'enceinte du II^e siècle. A vrai dire, il s'agit de la ligne qui délimite le plateau le plus élevé à l'intérieur de la forteresse, visible (du haut de la tour) même sans l'aide des photographies aériennes.

Par delà ces objections et d'autres que je n'ai pas trouvées à propos d'exposer dans ces pages, nous mentionnerons

l'effort des auteurs pour systématiser un matériel disparate. Ce matériel a été fourni par des fouilles déterminées la plupart du temps non par les canons scientifiques, mais par les nécessités de conservation et de restauration, ce qui a certainement constitué un obstacle sérieux dans le déroulement des travaux archéologiques et, à présent, dans la

composition du premier tome de la monographie *Tropaeum Traiani*.

Nous ne doutons pas que l'expérience acquise dans l'élaboration du premier volume de la monographie *Tropaeum Traiani* constituera le fondement de la réussite des volumes suivants.

Petre Diaconu

JOCHEN GARBSCH, *Römische Paraderüstungen*, Münchner Beiträge zur Vor- und Frühgeschichte, Bd. 30, C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, München 1978, 100 p., 1 c., 48 pl.

Les armes défensives romaines ornementées — casques, jambières, *umbones*, phalères, etc. — ont attiré l'attention des spécialistes dès la fin du XVIII^e siècle; mais c'est à peine en 1924 qu'elles ont été identifiées comme éléments constitutifs du type d'équipement militaire appelé « armement de parade » (*römische Paraderüstungen*)¹. Après une période d'accumulations quantitatives, la sensationnelle découverte en 1950 du trésor de Straubing a réveillé de nouveau l'intérêt des spécialistes pour l'armement de parade et sa signification historique. En 1975, l'apparition à Eining² et à Thellenhofen³ de deux autres dépôts d'armement de parade a déterminé les musées de Munich et de Nuremberg à organiser en 1978 une exposition comprenant toutes les pièces de ce type connues dans le monde romain. Le vernissage de cette exposition a été précédé par la publication des deux trésors et par l'apparition de l'ouvrage de J. G., la première présentation exhaustive de l'armement de parade.

Le livre de J. G. comprend tout d'abord une série d'études concernant la problématique générale du sujet et ensuite le catalogue proprement dit de l'exposition. Étant donné que l'ampleur du domaine abordé nous met dans l'impossibilité de relever toutes les contributions originelles de l'auteur, on sera obligé de se limiter à relever certains aspects de l'ouvrage qui nous semblent les plus intéressants.

Dans la première étude on analyse les différents éléments de l'armement de parade: les casques, les cuirasses, les jambières, les médaillons (*umbones* et phalères), les frontaux de cheval et les étendars. On affirme que l'appartenance de ces objets à l'armement de parade des cavaliers romains est prouvée, dès 1950, non seulement par des critères stylistiques, mais aussi par la composition des dépôts découverts (p. 3). Cette conclusion, l'auteur pense pouvoir la tirer aussi du *Traité d'équitation* (*Hippika Gymnasia*) d'Arrien (p. 36—37). Il faudrait pourtant mentionner que les appliques de cuirasse (*Panzerbeschläge*) ont une situation à part. Ainsi, quoique leur décor présente des analogies stylistiques avec le décor des autres armes de parade, elles étaient appliquées sur les cuirasses à écailles (*loricae squamatae*) utilisées incontestablement dans les luttes réelles. De même, les inscriptions qui se trouvent sur un exemplaire découvert à Pfünz (p. 79, P 23), mentionnant des centuries, prouvent que les cuirasses à écailles possédant de pareilles appliques faisaient aussi partie de l'équipement des unités d'infanterie. D'ailleurs, même le texte d'Arrien (p. 38) affirme clairement que les cavaliers portaient dans l'arène des vêtements *cimériens* vivement coloriés à la place des cuirasses proprement dites; ces vêtements

cimériens sont considérés même par J. G. comme ayant été confectionnés en lin, feutre ou cuir (p. 33). Enfin, les cuirasses à écailles, avec ou sans appliques, ne sont pas présentes dans les dépôts comprenant presque exclusivement des armes de parade (Straubing, Eining). On les retrouve seulement dans deux cas: dans quelques découvertes funéraires (Hebron, Tell Oun Hauran), à côté d'autres armes employées dans les luttes réelles, ou dans les dépôts des camps (Künzing, Pfünz), comprenant des objets divers. En conclusion, on peut affirmer que les cuirasses à écailles, ayant appliqué des garnitures décorées, étaient utilisées certainement dans les luttes réelles et jusqu'à présent, à l'exception du critère stylistique, il n'y a pas d'autre indice qui nous autorise à les considérer aussi comme équipement pour les tournois⁴.

Une importante contribution de l'auteur est l'analyse de chacun des éléments constitutifs de l'armement de parade, du point de vue fonctionnel, de la forme et du décor. Cette analyse, basée sur l'étude de toutes les pièces connues et sur la compulsion d'une bibliographie impressionnante, mène à une typologie valable pour chaque catégorie d'objets. Un des plus importants mérites de l'auteur est de repousser la tendance devenue moderne de faire une typologie excessivement détaillée, dans laquelle presque chaque pièce représenterait un type à part⁵, typologie qui, en dehors du fait qu'elle ne pourrait présenter aucune signification historique ou chronologique, serait aussi inévitablement subjective. En ce sens, la remarque concernant les casques, mais ayant aussi une valabilité générale, est significative: « Offenbar überlagern sich verschiedene Entwicklungen und Formen; daher ist mehr ein zeitliches Nebeneinander unterschiedlicher Konstruktionen zu beobachten » (p. 4). Mais, là où il est possible, J. G. établit aussi l'évolution des différents types d'armes, illustrée schématiquement dans le tableau de la figure 5.

Ainsi qu'il était normal, étant donné le nombre considérable des exemplaires et la complexité des problèmes étudiés, on a réservé l'espace le plus étendu à l'étude des casques de parade, divisés en deux grandes catégories: casques à visage (deux sous-divisions) et casques décorés (trois sous-divisions). L'étude de Marie Kohlert, *Typologie et chronologie des masques* (*Gesichtsmasken*) (p. 19—28), se rapportant au même sujet, établit l'existence de six types de masques. Cette première typologie des masques, réalisée sur la base de l'étude du portrait romain et représentant d'ailleurs d'une manière synthétique les résultats de la dissertation de l'auteur, réussit à embrasser toute la variété des pièces, dont beaucoup sont uniques. Cependant, on ne comprend pas pourquoi Marie Kohlert utilise le terme de *masque* (*Gesichtsmaske*), à la place du terme correct de *casque à visage* (*Gesichtshelme*), employé

¹ F. Drexel, *Römische Paraderüstung*, Strena Buliciana, Zagreb—Split, 1924, p. 55—72.

² II. — J. Kellner, *Der römische Verwahrfund von Eining*, München, 1978.

³ II. Klumbach — L. Wamser, *Ein Neufund zweier aussergewöhnlicher Helme der römischen Kaiserzeit aus Thellenhofen, Ldkr. Weissenburg — Gunzenhausen*, Jahresber. d. Bayer. Bodendenkmalpflege 17/18, 1976/77, p. 41—61.

⁴ Voir aussi L. Petculescu, SMMIM, 7—8, 1974—1975, p. 85—86.

⁵ Voir pour cette tendance même II. R. Robinson, *The Armour of Imperial Rome*, Londres, 1975, dont la typologie reste exclusivement technologique.